

LE VENGEUR

LYONNAIS, POLITIQUE, HEBDOMADAIRE

DISTRIBUTION :

Vente en gros, rue de Lyon, 32, Lyon.

Directeur : JULES-FRANTZ, 33, rue Thomassin.

EXPÉDITIONS :

55, rue de la Bourse, Lyon.

Samedi prochain, le *Vengeur* sera réactionnaire et clérical. J. F.



LA VOLONTÉ NATIONALE.

Le suffrage universel vient de donner à M. Thiers le plus vigoureux soufflet qu'il ait jamais reçu de sa vie. Ce suffrage universel sur lequel on s'appuyait si fort et qu'on invoquait toujours à propos de tout et à propos de rien vient de condamner énergiquement la politique du gouvernement. Les élections municipales du 7 mai ont été pour la démocratie une éclatante victoire. Dans toute la France et même dans les départements qui, jusqu'à présent, paraissaient les plus rebelles à l'esprit de liberté, les républicains ont obtenu une majorité imposante, écrasante, honteuse pour nos adversaires. La réaction est en pleine déroute.

Malgré les menées des bonapartistes, des orléanistes et des légitimistes, malgré les petits complots des réactionnaires de toutes les nuances, la démocratie n'est plus à l'heure qu'il est une *minorité factieuse*. C'est la nation tout entière qui se lève et qui dit : Voilà ce que je veux ! C'est le peuple qui se réveille et fait sentir sa force à ceux qui seraient tentés de l'oublier. C'est la *vile multitude* qui fait acte de souveraineté.

En présence de la nouvelle situation qui lui est faite, quelle sera la conduite du gouvernement ? Profitera-t-il de la leçon ? Écouterait-il enfin les conseils salutaires qu'on lui donne ? Renoncera-t-il à son infailibilité ? Et puisqu'il invoque si fièrement le suffrage universel d'où il est issu, se soumettra-t-il à la volonté populaire ?

Voilà des questions difficiles à résoudre.

D'un côté, le gouvernement croirait s'humilier en ne persistant pas dans sa poli-

tique. Ce n'est pas à l'âge de M. Thiers que l'homme peut changer. Il est donc probable que le cabinet de Versailles continuera d'agir à sa tête et ne prendra nul souci du vœu populaire.

Mais, d'un autre côté, le peuple est las des maladresses commises par ses mandataires. Il veut la paix, la paix à tout prix. Après huit mois de misère et d'inaction, il a besoin de repos et de tranquillité. Il a besoin de travailler pour vivre, pour en finir avec les privations, et il ne travaille point. Encore si l'on s'occupait de lui. Si la Chambre, au lieu de perdre un temps précieux à des luttes peu parlementaires, cherchait à soulager les plaies de la patrie, il saurait attendre. Mais pas du tout.

En présence de ces faits, il est évident qu'il y a tout à craindre de l'avenir.

Aujourd'hui donc il est incontestable que le pays tout entier veut la République. Et cependant à quel spectacle assistons-nous ? On saisit les journaux républicains, on conteste aux citoyens le droit d'intervenir dans les affaires du pays, on laisse insulter la démocratie par les journaux réactionnaires, etc., etc....

Que le gouvernement ne s'y trompe pas, cependant ; ce n'est pas en agissant ainsi qu'il prouvera sa force. Un gouvernement sage fait des concessions à l'opinion publique, il ne la blesse point. Tous les actes de rigueur sont des actes de faiblesse. Nous l'avons vu aux derniers jours de l'empire, nous l'avons vu avant, nous le voyons encore aujourd'hui. Le peuple, d'ailleurs, sait qu'il est le seul dont la volonté ne puisse être discutée. Il vient, par son vote, d'exprimer clairement sa volonté. C'est à ses mandataires d'obéir.

Nous conseillons donc aux hommes du pouvoir de se soumettre à la volonté populaire. S'ils respectent véritablement le suffrage universel, ils s'y soumettront ; et puisque nous sommes en république, ils n'agiront plus de façon à nous faire croire au retour de la monarchie. Au surplus

qu'ils le sachent bien, le pays connaît ses droits et saurait faire son devoir.

Enfin que M. Thiers se le tienne pour dit :

IL N'A PLUS DE FAUTES A COMMETTRE !

VICTOR CHAUVET.



MANDEMENT

Fac-simile de la pétition des membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul, des membres délégués des couvents, séminaires, congrégations des Sacré-Cœur et autres réunis et réunies, à son Eminence Monseigneur Chigi, nonce apostolique du saint-siège auprès du gouvernement de la République à Versailles.

Eminence,

La lumière veut sortir du boisseau ! Notre peuple parisien, ces ouailles chéries de nos coffre-forts, ce produit de toutes les nations gobeuses et payantes, se révolte.

Depuis dix-neuf siècles, nous croyons être arrivés à l'avoir abruti de la façon la plus complète, il n'en est rien... 1793, de douloureuse mémoire, recommence ! — Déjà des voix impies nous crient : A bas les jésuites ! Assez de calotins !... et le reste, qui n'est pas un langage céleste. — Si pardon, c'est leste, mais trop pour vous l'annoncer....

Dans l'antiquité, on avait le respect des choses sacrées :

Le bœuf sacré chez les Égyptiens, en ce temps bœuf à la mode, aujourd'hui entaché de typhus et de bellevillisme ; — les poulets sacrés des Romains, perdus de réputation par le canard, dit poule au pot d'Henri IV, promesse d'un roi, — aussi menteur que les autres, — qui nous acheta Paris en avalant une messe ; — les oies sacrées du Capitole... On les mit à la broche, et le peuple de Paris, — qui devrait l'être aussi, — nous montre la roche Tarpéienne ; — le feu sacré de Vesta,

passé, comme nous l'aurez appris, à Belleville et Montmartre, ils l'entretenaient avec énergie, les égarés !...

Les rois eux-mêmes ne sont plus des personnes sacrées.... Au contraire !

Pleurons, Eminence !

Ce pleur, vous le partagerez !... La sacrée faculté de théologie a trop fait sacrer chacun de nous pour en parler plus longuement... Quand on connaît les saints, on les abhorre ! c'est votre sentiment, Eminence ? — Tout ce qui reste de sacré passe à l'anatomie : face sacrée du coccyx, trous sacrés, canal sacré, nerfs sacrés, plexus, artères, etc... Nous ne vous parlons pas de la langue sacrée, ces renégats font comme nous, ils lui préfèrent la langue fumée....

Ah ! Eminence ! nous avons les larmes faciles autant que factices, mais elles ont été sincères lorsque nous avons appris que la Commune siégeait à l'Hôtel-de-Ville....

La Commune de Paris considère, en fait, que la liberté de conscience est la première des libertés....

Le diable saisi nous avions du mal à diriger ces consciences hésitantes.

Considère que le budget des cultes est contraire à ce principe, puisqu'il impose les citoyens contre leur propre foi....

Nous n'imposons pas les citoyens, nous les taxons ! Pourquoi cherchent-ils à jouer sur les mots ?

Considère, en fait, que le clergé a été complice des crimes de la monarchie contre la liberté....

Voyez le joint, Eminence, on cherche à nous reléguer au rang de comparses..., nous les premiers rôles !

La Commune décrète :

Art. 1^{er}. L'Eglise est séparée de l'État.

(Annoncez ça au pape ; qu'il se déclare Empereur des cacots ; il est temps : les libres-penseurs nous font une guerre d'enragés et les contribuables diminuent, du reste le titre a cours et courtisans.)

Art. 2. Le budget des cultes est supprimé.

(Qu'il nous envoie des fonds au plus vite, les nôtres s'useront dans l'action, ceux de nos poches serviront à chauffer le parti réactionnaire... le denier de Saint-Pierre a procuré tant de millions qu'il peut bien nous en payer les intérêts.)

Art. 3. Les biens dits de main-morte, appartenant aux congrégations religieuses, meubles et immeubles, sont déclarés propriété nationale. Vous remarquerez, Eminence, que le

FEUILLETON DU VENGEUR.

PAMPHLET DES PAMPHLETS (1874)

— SUITE —

Mais, d'autre part, mon bon ami sir John Bickerstaff, écuyer, m'écrit ce que je vais tout à l'heure vous traduire. Singulier homme, philosophe, lettré autant qu'on saurait être, grand partisan de la réforme, non parlementaire seulement, mais universelle, il veut refaire tous les gouvernements de l'Europe, dont le meilleur, dit-il, ne vaut rien. Il jouit dans son pays d'une fortune honnête. Sa terre n'a d'étendue que dix lieues en tout sens, un revenu de deux ou trois millions au plus ; mais il s'en contente et vivait dans cette douce médiocrité, quand les ministres le voyant homme à la main, d'humeur facile, comme sont les savants, comme était Newton, le firent entrer au parlement. Il n'y fut pas, que voilà qu'il tonne, tempête contre les dépenses de la cour, la corruption, les *sinecures*. On crut qu'il en voulait sa part, et les ministres lui offrirent une place qu'il accepta, et une somme qu'il toucha, proportionnée à sa fortune, selon l'u-

sage des gouvernants de donner plus à qui plus a. Nanti de ces deniers, il retourne à sa terre, assemble les paysans, les laboureurs et tous les fermiers du comté, auxquels il dit : J'ai rattrapé le plus heureusement du monde une partie de ce qu'on vous prend pour entretenir les fripons et les fainéants de la cour. Voici l'argent dont je veux faire une belle restitution. Mais commençons par les plus pauvres. Toi, Pierre, combien as-tu payé cette année-ci ? — Tant. — Le voilà. Toi, Paul ; vous, Isaac et John, votre *quote* ? Et il la leur compte ; et ainsi tant qu'il en resta. Cela fait, il retourne à Londres, où prenant possession de son nouvel emploi, d'abord il voulait élargir tous les gens détenus pour délits de paroles, propos contre les grands, les ministres, les Suisses, et l'eût fait, car sa place lui en donnait le pouvoir, si on ne l'eût promptement révoqué.

Depuis il s'est mis à voyager, et m'écrit de Rome : « Laissez dire, laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner, laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée. Ce n'est pas un droit, c'est un devoir, étroite obligation de quiconque a une pensée, de la produire et de mettre au jour pour le bien commun. » La vérité est toute à tous. Ce que vous con-

« cret ; et comme il n'y a point d'homme qui ne croie ses idées utiles, il n'y en a point qui ne soit tenu de les communiquer et répandre par tous les moyens à lui possibles. Parler est bien, écrire est mieux ; imprimer est une excellente chose. Une pensée déduite en termes courts et clairs, avec preuves, documents, exemples, quand on l'imprime, c'est un pamphlet et la meilleure action, courageuse souvent, qu'un homme puisse faire au monde. Car, si votre pensée est bonne, on en profite ; mauvaise, on la corrige, et l'on profite encore. Mais l'abus... sottise que ce mot ; ceux qui l'ont inventé, ce sont eux vraiment qui abusent de la presse, en imprimant ce qu'ils veulent, trompant, calomniant et empêchant de répondre. Quand ils crient contre les pamphlets, journaux, brochures, ils ont leurs raisons admirables. J'ai les miennes, et voudrais qu'on en fit davantage, que chacun publiât tout ce qu'il pense et sait ! Les jésuites aussi criaient contre Pascal et l'eussent appelé pamphlétaire, mais le mot n'existait pas encore ; ils l'appelaient *tison d'enfer*, la même chose en style cacot. Cela signifie toujours un homme qui dit vrai et se fait écouter. Ils répondirent à ses pamphlets par d'autres d'abord, sans succès, puis par des lettres de cachet qui leur réussirent bien mieux. Aussi était-ce la réponse que faisaient d'ordinaire aux pamphlets les gens puissants et les jésuites.

« A les entendre cependant, c'était peu de chose, ils méprisaient les *petites lettres*, misérables bouffonneries, capables tout au plus d'amuser un moment par la médisance, le scandale ; écrits de nulle valeur, sans fonds, ni consistance, ni substance, comme on dit maintenant, lus le matin, oubliés le soir, en somme, indignes de lui, d'un tel homme, d'un savant ! L'auteur se déshonorait en employant ainsi son temps et ses talents ; écrivant des feuilles, non des livres, et tournant tout en raillerie, au lieu de railler sonner gravement ; c'était le reproche qu'ils lui faisaient, vieille et coutumière querelle de qui n'a pas pour soi les rieurs. Qu'est-il arrivé ? la raillerie, la fine moquerie de Pascal a fait ce que n'avaient pu les arrêts, les édits, a chassé de partout les jésuites. Ces feuilles si légères ont accablé le grand corps. » Un pamphlétaire, en se jouant, met en bas ce colosse craint des rois et des peuples. La Société tombée ne se relèvera pas, quel que appui qu'on lui prête, et Pascal reste grand dans la mémoire des hommes, non par ses ouvrages savants, sa roulette, ses expériences, mais par ses pamphlets, ses petites lettres.

(A suivre.)

Paul-Louis COURIER.



droit de la Commune n'y va pas de main-morte sur les nôtres. Et cette tuile nous tombe en plein sur la tête juste au moment de la bonne saison... Nous allons commencer la semaine Sainte et tâcher de tirer nos profits ordinaires et extraordinaires de la stupidité populaire... Forcés de nous réfugier dans le troisième dessous.

A quoi sert de s'être cassé la tête à inventer des neuvaines, des pèlerinages, des miracles en tous genres — qui varient de la Salette à la sellette du baigne — et d'avoir établi un tarif irrégulier pour la rémunération de nos petits talents.

Eminence, puisse Votre Grandeur nous protéger comme ces brebis égarées qui crient que nous sommes gorgés de richesses arrachées par le saint tribunal de la pénitence ou au lit de mort des imbéciles et des vieilles folles qui croyaient ainsi racheter leurs fautes en vous léguant ces trésors amassés ou volés...

Nous en possédons plus que ce vain peuple pense, aussi tâcherons-nous de les placer sous votre surveillance; c'est le produit de l'extorsion, Excellence, mais vous n'êtes pas plus délicat que nous, — pourvu que le métier rapporte! (Pas parler au Pape de ces bagatelles, arrangeons-nous entre nous, à l'amiable.)

Occupez-vous sérieusement de cette question religieuse et financière. Nous demandons de vivre heureux et calmes, d'engraisser, de cultiver l'esprit de nos chères sœurs, si complaisantes, d'entretenir la passion des bigotes, encore plus complaisantes, et ça rapporte gros! d'exploiter les naissances et les enterrements, de spéculer sur la communion et le mariage... Pas beaucoup de fournitures, Excellence, tout bénéfice et jamais de crédit.... Ah! comme ça marchait les petites affaires, messe basse ou à grand orchestre, c'était de l'argent! Tâchez que l'on ne saisisse pas la caisse, on trouverait les cinq milliards dus à la Prusse... Dépêchez! on parle de nous incorporer dans la garde nationale, l'idée peut leur venir de nous envoyer au feu, comme la porcelaine cuite... Chair à canon! Excellence! c'est le dernier coup... Laissons ça au peuple...

Si Sa Grandeur n'agit promptement, le métier est bon à envoyer au diable, et nous, soussignés, nous nous marions instantanément en prévision de la loi du divorce.

Que Saint-Germain et Saint-Cloud vous prennent en enfilade sous leurs canons, pardon, sous leur sauvegarde.

Agréé,

Excellence,

Au nom du Père qui n'est pas, du Fils qui n'est plus, et du Saint-Esprit qui n'a jamais été,

Les humbles prières de vos frères en...etc.

Pour copie conforme :
LE VENGEUR.



UN SACRILÈGE...

Amis sérieux d'une République sérieuse, serrons-nous autour de tous les élus de la France. Nous n'aurons besoin, pour payer les cinq milliards promis à l'ennemi et nous débarrasser au plus tôt de la vermine prussienne, ni des génuflexions de M. Jules

Favre, ni de la haute protection du duc d'Aumale. Nous avons cent moyens de satisfaire l'avidité impériale de Guillaume I^{er}. Et quand nous devrions porter sur les biens du clergé et les trésors des congrégations religieuses une main sacrilège, j'avoue que je n'hésiterais pas pour ma part à autoriser la vente au profit de la nation des quatre milliards et quelques millions de propriétés que possèdent nos bons moines et nos excellents frères jésuites.

Ce serait évidemment fête dans le ciel, le jour où Dieu le père apprendrait que la France, cette fille aînée de l'Eglise, s'est débarrassée, au prix de quelques réquisitions opérées dans les lieux saints, des mécréants allemands qui menaçaient de propager parmi nous les détestables doctrines de Luther! J'ai même quelque peine à me figurer la joie de la Sainte Vierge quand elle saurait qu'on a purgé le territoire du protestantisme, grâce à la vente publique des innombrables chapelles qu'on bâtit continuellement en l'honneur de la mère de Dieu.

HENRI ROCHEFORT.



PATER DE CIRCONSTANCE

« Sainte République, qui êtes dans nos « cœurs, que votre nom soit sanctifié, que « votre règne arrive! Pardonnez-nous les « plébiscites comme nous ne les pardonnons « jamais à ceux qui nous ont en- « foncés; ne nous laissez pas succomber « à la réaction et délivrez-nous d'Aumale. « Ainsi soit-il! »



Avant, Pendant et Après

LOUIS ANDRIEUX

Le 24 Février 1870.

..... Il va parler sur les chants nationaux de la France !...

« A la solennité qui nous assemble, dit l'orateur, à la date que nous célébrons, quel sujet pourrait mieux répondre qu'une étude sur les chants nationaux de la France? Ces chants sont comme l'épopée des grands événements qui composent notre histoire; chacun d'eux marque une étape du peuple dans la voie de l'émancipation politique et sociale; chacun d'eux évoque de grands souvenirs révolutionnaires.

« D'ailleurs, il est peut-être utile de rappeler nos hymnes patriotiques à une époque où les

couplets stupides, obscènes, corrompent depuis longtemps et le goût et les mœurs. Il est bon que le peuple chante la *Marseillaise*, quand la cour applaudit la *Femme à Barbe* et la *Vénus aux Carottes*! » (Applaudissements.)

Après quelques mots sur le *Chant de Roland*, l'orateur rappelle les chansons politiques de la Fronde :

« Mazarin les écoutait avec un dédaigneux sourire : « Ils chantent, disait-il, donc ils paient ! » Les ministres de l'Empire ont l'oreille plus susceptible. Ah! c'est que nos chants politiques ne sont plus des *Mazarinades*; et quand le peuple chante aujourd'hui, c'est qu'il est las de payer! (Applaudissements prolongés).

« Parmi les chants nationaux, la première place appartient à l'immortelle *Marseillaise*, cette exilée de décembre qui de loin en loin retentit encore, comme une menace pour les uns, comme une espérance pour les autres; cette illustre proscrie à laquelle, s'il en faut croire des poursuites récentes, les amnisties successives n'ont point encore rendu ses droits de cité. » (Applaudissements.)

L'orateur rappelle les événements de 92, au milieu desquels il est indispensable de se reporter par la pensée pour mieux sentir le souffle inspirateur qui animait Rouget de l'Isle, le musicien et le poète. A ce tableau, il semble que l'enthousiasme des volontaires de 93 ait gagné l'auditoire. La coupe est pleine; ne va-t-elle pas déborder? Ces huit mille républicains pourront-ils entendre avec calme les accents de la *Marseillaise* interprétés par les sociétés chorales, et qui vont remplir la vaste enceinte?

Andrieux invite l'Assemblée à rester maîtresse d'elle-même, et à ne pas chanter avec les artistes des chœurs. C'est un effort surhumain qu'il demande à cette foule passionnée. Mais cet effort, il l'obtiendra, car il parle au nom des intérêts même de la démocratie :

« Citoyens, dit-il, donnez à nos adversaires une leçon de dignité. Ils vous appellent les *Voraces*, ils vont assister, ces *hommes bien élevés*, à un spectacle qu'ils ne vous ont jamais donné dans leurs assemblées. Montrez à ces bourgeois timides qu'on les trompe quand on leur dit que vous n'êtes pas dignes de la liberté. Montrez à l'autorité que le désordre n'entre point dans nos réunions, quand ses agents restent à la porte. »

Les chœurs chantent l'hymne national. Tous les visages rayonnent d'enthousiasme, toutes les mains applaudissent; mais pas une voix ne s'élève pour répéter le refrain de la *Marseillaise*. C'est le triomphe de la volonté calme et digne sur les entraînements de la passion.

Andrieux reprend la parole :

« L'Empire, dit-il, oublia Rouget de l'Isle. Louis Philippe lui porta le dernier coup en lui donnant une pension et la croix de la Légion d'Honneur. Mieux eût valu pour lui qu'il fût tombé sur les champs de bataille de la République : il y a des hommes qui ne savent pas mourir à temps ! »

L'orateur apprécie successivement au point de vue de l'histoire le *Chant du Départ*, la *Carmagnole*, le *Chant des Girondins*, la *Parisienne*, dont les chœurs font entendre les premiers couplets.

Le citoyen Mas fait entendre alors le *Chant du Vengeur*. De sa voix vibrante, la tête haute et fière, il pousse le cri patriotique : *Vive la République!*

L'Assemblée tressaille, les cœurs bondissent, les applaudissements ébranlent la salle; mais l'énergie de la volonté ferme à chacun la bouche. La démocratie lyonnaise sait que l'heure n'est pas venue. La mauvaise foi peut dénaturer la signification de cette adhésion silencieuse. Mais pour quiconque sait voir, le cri *Vive la République!* sortait de tous les yeux.

Andrieux veut finir par un contraste. Il lit le chant de la reine Hortense, le véritable hymne national, digne d'un grand peuple, s'il faut en croire les officieux. Le beau Dunois est au pilori, l'Assemblée applaudit à chaque flèche que lui décoche l'ironie de l'orateur.

La reine Hortense elle-même et ses collaborateurs ne rencontrent peut-être pas, dans cette partie de la conférence, tous les hommages auxquels ils sont habitués à la Cour :

« Citoyennes, vous me trouverez un peu sévère, dit Andrieux, pour cette charmante princesse, tout aimable et tant aimée, qui à l'éclat de son rang joignait celui de ses yeux, et aux séductions de la couronne celles de la grâce, de la jeunesse et de la beauté. Ces qualités ne doivent-elles pas arrêter les paroles sévères, prêtes à s'échapper de la bouche d'un critique? J'en conviens, je suis capable de lèse-galanterie. Je serais plus indulgent sans doute, si la reine Hortense n'avait fait que le *beau Dunois*, mais je ne puis oublier que le *beau Dunois* n'est pas la plus mauvaise de ses œuvres. »

Andrieux termine en souhaitant à la France d'en finir au plus tôt avec les œuvres complètes de la reine Hortense !

Des applaudissements prolongés apprennent à l'orateur que l'Assemblée s'associe sincèrement à ce vœu patriotique.

C'est le cas de répéter ces vers d'une cantate du 15 août, citée par Andrieux dans le cours de sa conférence :

Du haut du ciel ta demeure dernière,
Mon Empereur, tu dois être content !

Pour copie conforme :

JULES FRANTZ.

P. S. Nous publierons prochainement :
LOUIS ANDRIEUX en 1871. J. F.



NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

Nous n'avons pas le droit de critiquer l'Assemblée ;

Nous n'avons pas le droit de discuter le gouvernement ;

Nous n'avons pas le droit de contester le républicanisme de ses préfets et de ses magistrats ;

Nous n'avons pas le droit d'appuyer la

FEUILLETON DU VENGEUR.



MADAME NAPOLEON

SOMMAIRE.

Un mot au lecteur. — Arrivée de l'héroïne à Paris. — Mme sa mère. — Sa parenté. — Sa première entrevue avec M. Napoléon. — Ses intrigues. — Son mariage — M. son fils. — Deux mots sur la guerre de Crimée. — L'alliance anglaise. — Motifs du voyage en Ecosse. — Première régence. — La réaction. — Guerre de 1870. — Fuite de Paris. — Complot Bazaine, Boyer. — Complicité de Mme Napoléon. — Ses manœuvres. — Séjour en Angleterre. — Ses voyages. — Ses incognitos. — Ses visites. — Ses entrevues. — Son entourage à Londres. — Ses projets. — Ses rêves. — Conclusion.

CHAPITRES PRIS AU HASARD.

..... Résolu à ne pas nous émouvoir des clameurs que vont sans doute pousser les Don

Quichotte de l'ex-société impériale, dédaigneux des accusations salariales, nous qui ne sommes payé par personne, — ferme dans ce que nous considérons comme un devoir, ne tenant pas pour juste le ridicule propos « qu'il ne faut pas s'attaquer aux femmes, » pas plus que nous tiendrons pour raisonnable celui qui s'opposera au sacrifice d'un chien enragé, sous prétexte que cet animal est l'ami de l'homme, nous commençons notre tâche, sinon d'un cœur léger, du moins avec une conscience tranquille.

..... Le 21 janvier 1853, le Conseil de l'Empire fut convoqué sur l'ordre du maître. Sans discussion préalable, sans demander l'avis de personne, l'Empereur déclara catégoriquement à ses mandarins ahuris et stupéfaits : « Qu'après avoir fait le bonheur de tout le monde, il voulait faire le sien, et que conséquemment, il prenait pour femme Eugénie de Montijo. »

Le lendemain, le Sénat et le Corps législatif étaient nt convoqués et recevaient communication d'e l'incomparable message suivant :

« Messieurs les sénateurs,
« Messieurs les députés,

« Je me rends aux vœux si souvent manifestés par le pays, en venant vous annoncer mon mariage. »

« L'union que je contracte n'est pas d'ac-

cord avec les traditions de l'ancienne politique, c'est là son avantage.

« La France, par ses révolutions successives, s'est toujours brusquement séparée du reste de l'Europe; tout gouvernement sensé doit chercher à la faire rentrer dans le giron des vieilles monarchies; mais ce résultat sera bien plus sûrement atteint par une politique droite et franche, par la loyauté des transactions, que par des alliances royales qui créent de fausses sécurités, et substituent souvent l'intérêt de famille à l'intérêt national.

« D'ailleurs, les exemples du passé ont laissé dans l'esprit du peuple des croyances superstitieuses; il n'a pas oublié que, depuis soixante-dix ans, les puissances étrangères n'ont monté les degrés du trône que pour voir leur race dispersée et proscrite par la guerre et la révolution. Une seule femme a semblé porter bonheur et vivre plus que les autres dans le souvenir du peuple, et cette femme, épouse modeste et bonne du général Bonaparte, n'était pas issue d'un sang royal.

« Quand en face de la vieille Europe, on est porté par la force d'un nouveau principe à la hauteur des anciennes dynasties, ce n'est pas en vieillissant son blason et en cherchant à s'introduire à tout prix dans la famille des rois qu'on se fait accepter.

« C'est bien plutôt en se souvenant de son origine, en conservant son caractère propre, en prenant franchement vis-à-vis de l'Europe

la position de parvenu, titre glorieux lorsqu'on parvient par le LIBRE suffrage d'un grand peuple.

« Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'une naissance élevée. FRANÇAISE PAR LE CŒUR, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités... Catholique et pieuse, elle adressera au ciel les mêmes prières que moi pour le bonheur de la France. Gracieuse et bonne, elle fera revivre dans la même position les vertus de l'impératrice Joséphine.

« Je viens donc, messieurs, dire à la France: j'ai préféré une femme que j'aime et que je respecte à une femme inconnue dont l'alliance eût eu des avantages mêlés de sacrifices. Sans témoigner de dédains pour personne, je cède à mon penchant, mais après avoir consulté ma raison et mes convictions. Enfin, en plaçant l'indépendance, les qualités du cœur, le bonheur de famille, au-dessus des préjugés dynastiques et des calculs de l'ambition, je ne serai pas moins fort, puisque je serai plus libre.

« Bientôt, en me rendant à Notre-Dame, je présenterai l'Impératrice au peuple et à l'armée; la confiance qu'ils ont en moi assure leurs sympathies à celle que j'ai choisie, et vous, messieurs, en apprenant à la connaître, vous serez convaincus que, CETTE FOIS ENCORE, J'AI ÉTÉ INSPIRÉ PAR LA PROVIDENCE! »

Est-ce assez complet, est-ce assez idiot, est-

réunion des conseils municipaux de France qui veulent la fin de la guerre civile;

Mais,

Nous pouvons, sans blesser la majorité de Versailles, parler du rétablissement de la monarchie.

Nous pouvons réunir tous les journaux légitimistes, orléanistes et même impérialistes de France, à cette fin de mieux combattre ce qui nous reste de république.

Il est défendu à la presse d'émettre le vœu que le gouvernement de Versailles tende sa main à celui de Paris, mais elle peut, sans risquer la saisie et les poursuites, crier sur tous les tons et sur tous les toits : Vive le comte de Paris, vive le comte de Chambord, vive le duc d'Aumale, vive le prince de Joinville, et même vive l'empereur.

Le *Vengeur* ne veut pas mêler plus longtemps sa note discordante à ce concert harmonieux.

Il renonce à la République, à ses pompes et à ses œuvres!...

Il capitule!...

Le prochain numéro de ce journal sera complètement rédigé par les rédacteurs du *Courrier*, de la *Décentralisation* et du *Salut public*.

Ces Messieurs nous ont loué notre appartement pour huit jours. L'ancienne rédaction passera ce temps à la campagne.

JULES FRANTZ.

Un petit apologue.

Un jour, un père réunit ses enfants et, prenant plusieurs baguettes, il en remit une à chacun, en garda une pour lui-même, et leur dit :

— Faites comme moi.

Et il brisa la baguette qu'il s'était réservée.

Un instant après, toutes les baguettes avaient subi le même sort.

Cela fait, le père ramassa tous les débris, les réunit en un faisceau étroitement lié et tendit le faisceau à chacun de ses fils en l'invitant à le briser, comme il avait fait de la baguette.

Mais aucun des fils ne put briser le faisceau.

Sur quoi le père leur adresse le *speech* suivants :

— Mes enfants, il en est des hommes comme des baguettes. Isolés, on les brise avec la plus grande facilité : mais réunis en faisceau, ils défient tout, et nul ne saurait les briser. En conséquence, mes enfants, demeurez toujours unis ensemble et

faites le faisceau si vous voulez rester forts et puissants. Sinon gare à la casse!...

L'apologue est oriental, grec ou latin, peu importe. Mais il s'applique à toutes les latitudes, à toutes les régions... L'union fait la force; la désunion, c'est la ruine et l'impuissance...

Donc, mes amis, vous tous à qui je m'adresse et qui lirez ces lignes; vous tous qui voulez le triomphe de la grande cause, je vous en conjure, ne donnez pas à nos adversaires la joie de vous voir désunis...

Faites le faisceau et en avant!

ERNEST FIGUREY.



DÉFROQUES A VENDRE.

Dans le cas où malgré la réaction il se ferait que nous restions en République, je propose que nous nous défassions, dès aujourd'hui, des défroques monarchiques qui ornent le musée des souverains. Nous n'en avons que faire; et on pourrait payer un bout de dette en les mettant à l'encan.

Par exemple, la redingote grise, et le petit chapeau feraient bien l'affaire de M. de Sedan, l'ex-empereur. Je suis sûr qu'en ajoutant au paquet un aigle empaillé, et un morceau de lard, l'homme de Boulogne achèterait volontiers le tout. Ce serait pour nous un moyen de rattraper quelques sous de l'argent qu'il nous a volé.

Il y a aussi le manteau du sacre, qui pourrait atteindre un bon prix. Il est d'occasion, mais presque neuf; il n'a servi qu'un jour. Monsieur Guillaume qu'en dites-vous?

Et le comte de Chambord, ne serait-il pas au comble du bonheur, s'il possédait le lavabo de Louis XV, ou la perruque de Louis XIV, ou les vierges en plomb de Louis XI, ou même les petits souliers de Marie-Antoinette?

Enfin, tous les monarques voudraient surenchérir pour avoir la culotte de Dagobert; c'est l'emblème de la royauté, puisqu'elle est à l'envers comme l'esprit et le cœur des rois.

LE VENGEUR.



Toujours Elle.

La réaction, écrasée hier sous le coup de foudre révolutionnaire, s'est déjà remise sur ses jambes. Elle va clopin-clopant; mais elle va... Prenons garde!

Pourrait-elle, d'ailleurs, abdicquer devant le plus grand et le plus réel des dangers qu'elle ait jamais couru? Pourrait-elle raisonnablement louvoyer, attendre, — alors qu'hier la République, avec les bulletins de vote, l'a sérieusement enchaînée?

H. R.

ce assez impudent! Mais nous n'avons pu résister au désir de placer cette prose impériale sous les yeux de nos lecteurs, estimant qu'elle est la justification de tous les commentaires passés, présents et futurs.

..... Le 18 octobre 1870, le Comité de guerre de l'armée de Metz fut convoqué au grand quartier général du Ban Saint-Martin, pour entendre le rapport du général Boyer sur sa mission à Versailles. M. Boyer qui laissa ignorer au Conseil qu'il avait fait une démarche auprès de madame Napoléon, dit que Bismark ne traiterait qu'à la condition que :

« L'armée reconnaîtrait et soutiendrait tous les engagements pris par l'Impératrice-régente, le seul gouvernement régulier que la Prusse voulait bien reconnaître en France. »

Le Conseil décida d'envoyer M. Boyer à Castings, il ignorait que l'ex-régente était déjà à Camden-House, Chislehurst.

Le 24 octobre, six journées après, alors qu'on n'avait pas eu le temps matériel de pouvoir se rendre en Angleterre, Bazaine déclare au Conseil que l'Impératrice ne veut pas s'occuper de traiter et qu'elle fait des vœux pour l'armée de Metz.

Bazaine pouvait parler à coup sûr des intentions de M^{me} Napoléon, car il avait eu une entrevue avec elle, dans son quartier général, LA NUIT DU 23 AU 24 OCTOBRE. Sous un incognito qu'on croyait impénétrable, M^{me} Napoléon, au retour d'une troisième visite à son

époux, avait gagné Luxembourg, et de là était partie pour Metz dans une voiture desservie par des relais prussiens. Pour ne pas faire le détour par le chemin de fer de Saarbruck, et pour prendre la route de terre qui passe à travers les lignes d'investissement de Thionville, elle était munie d'un sauf-conduit tout spécial, signé par M. de Bismark en personne.

..... Dans cette troisième visite, ce qu'elle avait tenté, c'était d'obtenir du vieil homme de Décembre, de l'histrion de Boulogne, de l'amoureux de Compiègne, du lâche de Sedan... UNE ABDICATION absolue, définitive, de la couronne impériale en faveur de son fils et de la régence de sa mère!

Avec cette pièce en main, légalement paraphée, contresignée des maréchaux, des généraux, des ministres, M. de Bismark avait promis de traiter, de laisser l'armée de Metz intacte au service de la régente, qui, de son côté, abandonnait l'Alsace et la Lorraine, les deux tiers de notre flotte et une indemnité de cinq milliards de francs.

M. de Bismark tient, en ses mains, un pareil engagement revêtu de la signature de madame Napoléon, et il s'en servira un jour, soyez-en sûr... Mais, le *Séducteur* n'a jamais voulu signer son abdicat; il avait peur qu'après cela son avenir, à lui, ne fut pas assuré!

..... Et la voilà, cette femme qu'on voudrait

RÉCLAMATION

Lyon, le 10 mai 1871.

Monsieur le Rédacteur du *Vengeur*,

Dans votre numéro de dimanche dernier, vous dites de M. Tapissier, l'un des candidats aux élections municipales de ce jour, qu'il est « l'ennemi des tarifs et de l'augmentation des salaires. »

Les soussignés, membres de la Commission nommée en 1869 par les chefs d'atelier pour l'augmentation des tarifs, déclarent spontanément et pour rendre hommage à la vérité, que la rédaction du *Vengeur* a été mal renseignée, attendu que son assertion est complètement inexacte. Loin d'avoir été l'ennemi des tarifs, la maison TAPISSIER FILS ET DEBRY, est, au contraire, l'une des premières qui les a acceptés avec la meilleure grâce du monde, entraînant par son exemple les autres fabricants moins disposés qu'elle en faveur de cette mesure.

Il y a plus. La maison Tapissier fils et Debry, agissant en cette circonstance avec une générosité peu commune, donna un effet rétroactif aux nouveaux tarifs adoptés et fit profiter de l'augmentation convenue tout le travail en voie d'exécution au moment de l'ouverture des débats, tandis que les autres Maisons, usant rigoureusement de leur droit, ne payèrent cette augmentation qu'à partir du jour de son adoption définitive.

Comptant sur votre bienveillance, nous vous prions, monsieur le Rédacteur, d'insérer notre protestation dans votre prochain numéro.

Agréer, etc.

François CHANOT ; BOIRON ; Claude BROCHIER ; GUILLERMIN.



NOS ÉLUS

LE POUR ET LE CONTRE

CLAUDE GIRARDIN

Relieur. — Ancien vice-président du Comité central de la garde nationale. — A étudié les questions sociales. — Arrêté sans savoir pourquoi. — Relâché de même. — Admire Ducarre dans tout ce qu'il fait... de bien. — L'admire peu.

MANILLIER

Comme Ducarre, laid par erreur, mais républicain par conviction. — Comme Girardin, a été arrêté par principe... et par prudence.

CHAPUIS

Tisseur. — Visite en ce moment, dit-on, la prison Saint-Joseph en compagnie de ses collègues Ferrer et Manillier. De l'avenir et du poignet.

THIVOLET

Ex-colonel d'une légion qui n'est pas partie. A donné sa démission en apprenant le désarmement des quatre bataillons. Sera le Glais-Bizoin du Conseil dit municipal.

BLANC

Pharmacien-patriote. — A horreur de la drogue en politique. La cultive dans son laboratoire.

GRINAND

A fait du journalisme et pas trop mal. — Ne

fera pas oublier Mirabeau comme orateur, mais colle parfois Ducarre et Leroyer.

VERRIÈRE déjà nommé

Horloger. — N'en fait pas montre. — Caractère inflexible; raisonneur, sententieux.

BARODET

Homme de lettres, de bons sens et d'esprit. — A ses heures. — A rompu avec Ducarre (toujours) dans les couloirs du palais de Versailles. — Adjoint au père et maire Hénou. — Honnêteté proverbiale ou républicaine. — Mal noté dans les papiers du transfuge Picard. — S'en effraye peu. — Ne s'en effraye pas.

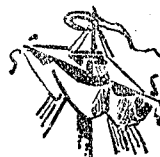
MOREAU

Tailleur d'habits. — Tailleur d'abus. — Très-rond avec ses amis, très-carré avec ses adversaires et très-pointu avec ses ennemis.

BESSIÈRES

Professeur. — Gros, gras et bon. — Destiné à être un jour ou l'autre accusé par le *Salut Public* de vouloir s'engraisser avec la sueur de ses abonnés.

LE VENGEUR.



LA MAJORITÉ S'AMUSE

Très-joli le mot... d'ordre (non réactionnaire.)

Les huissiers vont être forcés, pour vivre, de se porter à la députation dans les campagnes.

Leurs études étaient closes;... les députés de Versailles votent la loi sur les échancures et les protêts, dénonciations, saisies, etc., pleuvent... La Commune annule tout cela!

On nous assure que les huissiers vont former un bataillon qui va marcher sur Versailles. Pour protester naturellement!

Napoléon le grand, d'après M. Thiers, a eu ses cent jours...

On nous assure que le petit, trop brusquement chassé, va réclamer ses huit jours.

Depuis que M. Thiers a dit que l'Assemblée avait pour mission :

« De sauver la France, en pansant ses plaies, etc., »

Les bons villageois se réjouissent; ils sont tout fiers d'avoir nommé des penseurs.

Le jour où les musées furent ouverts, j'ai été faire une petite visite aux chefs-d'œuvre de la peinture. Devant le tableau des *Noces de Cana*, il m'est venu cette réflexion à la Tillancourt, que, sans Jésus qui changea l'eau en vin, les convives n'auraient eu que de l'eau à boire, et alors les Noces de Cana auraient mérité de s'appeler les « Noces de Canard. »

Lorsque Guillaume fit prisonniers les maréchaux de l'Empire, il dut se dire avec un ton de répugnance marqué :

« Par quel bout prendrais je bien leur bâton? »

CORRESPONDANCE

MIRÈS à Grenoble. — Voyez les amis et camarades. Visitez les journaux. Quand le marron sera cuit, on vous appellera.

ROB. ARMENIO. — Trop de compliment. — J'ai dit et je répète que le moment n'est point venu de s'occuper de science. — Plus tard.

MADAME Avenir. — Vous avez un bien joli nom, madame. Merci de l'avis.

UN HABITUÉ DE LA C... — « Et pas même un regard! — Car cette âme sérieuse méprisait votre estime, estime votre haine. »

LE POÈTE DE VIENNE. — D'excellentes choses, citoyen, et des choses meilleures encore. Mais à moins de célébrer la gloire immense de nos grands hommes, le *Vengeur* n'insère que les vers de Victor Hugo.

COR. à Mâcon. — Forcez, chauffez ferme. Ça ira.

PEPI à Marseille. — Si vous avez ces lettres réellement et si vous pouvez prouver le fait, envoyez. Il se chargera de la rupture... des négociations. — Quel diable d'intérêt avez-vous donc. — On peut être bête une fois... ou deux. Mais, en effet, pas à ce point. — Envoyez.

UN CONSEILLER. — C'est grave. — Faites le rapport en question. C'est triste, mais c'est bien nature.

E. F. à Versailles. — Oh, hé! là bas, de la galère. Accostez un peu plus souvent. Merci des bons souvenirs. Vie infernale ici. — Je n'existe plus que pour deux choses. Un mot sera le bienvenu.

B. B. — Très-embarrassé maintenant. Pas satisfait, pas du tout. Il faudra mieux réussir une autre fois. Du reste, avec de la patience on fait des miracles. Ainsi...

M.-A. GROMIER.



Notre ex-empereur Napoléon III, muni des millions qu'il a volés à la France, ne connaîtra jamais la misère, et pourtant c'est un misérable.

Hélas! tous ces canons que l'on tire, quand donc les retirera-t-on?

MÉPHISTO.



UN FAIT DIVERS.

Le journal *la Commune* nous informe, qu'au nombre des réformes que la Commune se propose de réaliser, on cite l'abolition du monopole des plaideries.

Les avocats soumis à la libre concurrence! Il n'est que temps de mettre ces révolutionnaires à la raison. Le jour où la lame pour la veuve ou le sanglot pour l'orphelin ne constitueront plus un privilège, la société chancelera sur ses bases.

On parle déjà d'une pétition adressée à la Commune par quelques confrères de Tropmann décidés à n'accepter pour avocats que des Jules Favre et des Lachaud.

Eh bien! ça n'est pas trop... mann!



LE PEUPLE EST BON

Il a le droit pour lui, il est la force. Mais longtemps encore il restera dupe et victime, car, dans ce combat de chaque jour qui est la vie, il se laisse prendre à tous les lacs, va donner, tête baissée, dans tous les pièges. Il est bon jusqu'à la naïveté, jusqu'à l'abnégation, jusqu'à la folie.

Son grand cœur bat à l'unisson de tout ce qui émeut et passionne. Pour une phrase bien faite, pour un mot heureux, un geste fier, il se donnera tout entier, sans compter ni réfléchir.

Vous le savez bien, ô gouvernants!

**

Le peuple est bon!

Chaque fois que, dans ses grands jours de colère et de justice, on lui montre un vieillard moribond, une femme éplorée, un enfant qui sourit, il oublie le crime qu'il venait punir, le sang répandu, l'infamie commise, tout de suite il s'attendrit et pardonne...

Vous le savez bien, ô royalistes! vous qui depuis bientôt un siècle, avez fait verser sur Louis XVI, sur l'Autrichienne et le petit Capet tout un déluge de larmes...

Pourrissez sans regret et sans mémoire, mitraillés de Nancy, morts glorieux du 10

août, et vous aussi, volontaires de 92, qui, accourus à l'appel désespéré de la patrie agonisante, défendîtes son sol sacré. Ce n'est pas vous qui fûtes martyrs, ce n'est pas vous qui fûtes grands, ce n'est pas vous qu'il faut honorer!...

Vous étiez du peuple... et le lot du peuple est de souffrir sans se plaindre, c'est son métier, de mourir!

**

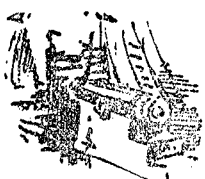
Le peuple est bon!

C'est lui l'agneau de l'éternel sacrifice. De lui-même il se livre et tend la gorge au couteau du boucher.

C'est de sa chair qu'on bâtit, c'est de son sang qu'on cimente ces choses qui dominent et mènent le monde : gloire, richesse, industrie. Soldat du travail, artisan de la victoire, on le chasse à l'heure du triomphe. D'autres s'installent dans l'édifice qu'il a construit. Et si, d'aventure, il sort de ce peuple un homme qui résiste et veut justice, on le fait fusiller par son frère, un soldat qui ne sait pas.

Et c'est pour cette immense bonté que nous t'aimons, ô peuple, éternelle victime, grand immolé! En te voyant si doux, nous nous sommes donnés à toi, corps et âme, dussions-nous rouler ensemble dans l'abîme de la défaite et dans la nuit du tombeau!

HENRI BELLANGER.



UN BOUT DE L'AN IMPÉRIAL

On sait qu'il y a eu échange de visites entre la reine d'Angleterre et l'homme de Sedan.

Une feuille anglaise, *The Echo*, nous donne quelques détails piquants sur la dernière de ces entrevues: « L'ex-empereur, en tenue de général de division, décoré de tous ses ordres et portant en sautoir le grand cordon bleu de la Jarretière reçut la reine au bas du perron de sa résidence de Chileshurst.

« Après de lui se tenait l'ex-impératrice, vêtue d'une robe blanche semée d'abeilles d'or (sic).

« Les deux nobles femmes, qui ne s'étaient pas rencontrées depuis l'excursion d'Osborne, se sont spontanément jetées dans les bras l'une de l'autre en fondant en larmes.

« Après ce premier moment d'effusion les augustes personnages ont pénétré dans le château, où une collation splendide avait été préparée.

« Le repas terminé, l'ex-empereur dont la santé paraissait plus robuste que jamais, a offert son bras à notre reine, et l'impératrice ayant pris celui du marquis de Lorme, époux de la princesse Louise, les augustes exilés se sont entretenus pendant près d'une heure dans le parc de la résidence temporaire de celui qui fut l'arbitre de l'Europe.

« Pendant ce temps, la jeune princesse Béatrix, qui avait accompagné sa très gracieuse Majesté, hôtait dans une autre partie du parc, en compagnie du prince impérial de France. Les charmants enfants eurent beaucoup de peine à se séparer, et pour peu que l'on fût observateur on eût pu remarquer à la façon dont il se dirent: Au revoir! une inclination naissante entre ces deux rejetons des plus illustres maisons souveraines de l'Europe. »

Quand à nous, nous ne pouvons que nous écrier avec feu Dumersan:

« Que ce mariage s'accomplisse..., et fichez nous la paix! »



LE PLAN DE TROCHU

AIR: *Je vais lui percer le flanc.*

REFRAIN.

Je sais le plan de Trochu,
Ran tan plan! Mon Dieu, quel beau plan!
Je sais le plan de Trochu,
Grâce à lui rien n'est fichu!

1

Donnez-moi deux sous de flan
Et quatre sous de gruyère
Et je vous dirai le plan
De ce brave militaire.

Je sais le plan, etc.

2

Quand sur du beau papier blanc
Il eût tracé son affaire,
Il fit déposer ce plan
Chez maître Duclou, notaire
C'est là qu'est le plan d' Trochu, etc.

3

Lorsque Napoléon trois
Si m'exprimer ainsi j'ose
S'rendit sans qu'on sût pourquoi
Maintenant j'en connais la cause.
C'était le plan, etc.

4

Le bois de Boulogne tondu,
Le bois de Vincennes en ruine,
L'bal de Bougival fichu,
Markowski dans la débîne!
C'est dans le plan de Trochu, etc.

5

A Choisy, Thiais et l'Hay,
La Malmaison et Nanterre,
Nos braves se sont repliés,
Mais c'est ruse de guerre.
C'était le plan, etc.

6

Du Bourget sachant le prix
Cette position fut prise;
Si les prussiens l'ont repris,
C'est qu'il fallait qu'ell' fut r'prise!
C'était le plan, etc.

7

Pyat, Flourens et Blanqui
Construisent des barricades,
Mais c'est la mobile qui
Délivra les camarades.
C'était le plan, etc.

8

Muni du plan de Trochu,
Husson part avec Étienne.
Hélas! le ballon a chu
Dans la ligne prussienne!
C'était le plan, etc.

9

Passer la nuit dans les trous,
S'il pleut, s'il neige ou s'il vente,
Je le confesse entre nous,
J'aime mieux vivr' de mes rentes.
Mais c'est le plan, etc.

Pour faire un trou dans l'blocus
On coule des canons en masse;
C'est l'usine Cail qu'est occupée
Pée à c'travail efficace!
Car c'est dans l'plan de Trochu, etc.

11

Chat, lapin, rat ou mulet,
Kangourou, ours et panthère,
Que cette nourriture est
Pour l'estomac délétère!
Mais c'est le plan, etc.

12

Plus de beure et plus d'amour!
Les théâtre en ambulance,
Et trente six obus par jour
Qu'la Josephin' sans but lance!
C'est dans le plan, etc.

13

Donc faisons cett' motion:
Qu'on hisse sur la colonne,
Au lieu de Napoléon,
Trochu lui-même en personne!
Vive le plan de Trochu, etc.

14

MORALITÉ.

L'Général trouva si beau
Ce poème qui le flatte,
Qu'il en fit fourrer les auteurs
Dans une casemate!

Vive le plan, de Trochu,
Ran tan plan! Mon Dieu, quel beau plan!
Vive le plan de Trochu,
Grâce à lui rien n'est fichu!



DU BOUT DES DENTS...

— Maman, comment qu'il est fait le bon Dieu?
— Regarde cette image.
— Et quand donc qu'il est venu poser?

**

Au café Berthoux:
LE CITOYEN JAME. — Savez-vous pourquoi un mauvais dessinateur est toujours un poète?
LE CITOYEN LAMY. — Fais vite, je suis pressé.
LE CITOYEN JAME. — C'est un *âne à crayon*!!!... (Anacréon)

**

Pour entrer dans la vie — comme pour en sortir — il y a plusieurs chemins, chaque citoyen a le choix entre:
La voie ferrée, la voie d'eau, la voie de terre... et la *voix* des élections.

**

Le père et le fils passent près de la colonne Vendôme:
— Papa, demande le petit, c'est la France qui a coulé la colonne, dis?
— Oui, mon fils, et *récioproquement*! répond philosophiquement le papa.

Le Gérant: JULES CLERC.

Lyon, Imprimerie JEYVA & BOURGON, rue Mercière, 99.

FEUILLETON DU VENGEUR.

5^{me} REPRÉSENTATION

DE

GUIGNOL



Mes belins,

Je suis content de vous.

Eh! nom d'un rat! quand je vous y disais que fallait pas faire de l'impolitique z'à coups de flingots, et que de papelards machurés au bon endroit faisaient pus merveille que tous les échassepots de Paris et de Versailles, sans compter ceusses du reste de la France?

Et pis, ça s'est passé si chenuement que j'en ai l'estôme en plein ravigotte. Je me sis

lantibardanné de ci et de là, de c'te session à c'te autre, et partout z'évu la tranquillité des places, le carme des chaussées, et l'ordre des bourreaux électoraux.

Gn'y avait ben de loin z'en loin quéques gardes nassionaux que faisaient censément l'office de chandelles, mais (pour bajaffer à la façon de m'sieu Bridoisson), c'était seulement pour la foormee.

— Bon! que je me décapille en moi-même, pisque la Croix-Rousse, la Guyotière, les Breteaux, et les quarquiers de Saint-Georges, de Vaise, de Perrache et d'aveurs, votent sans bruit, vu le manque des baïonnettes des soldats mirlitaires je m'en vas m'escanner z'à la campagne.

Je flanque mon chapeau z'en l'air pour reluquer d'ousque venait le vent; la bise l'emporte du côté d'Oullins, et v'lan! je jouye de mes fumerons pour le rattrapper.

J'arrive comme ça jusqu'à la Mule-à-Thiers: un pays que, soye dit z'entre nous, ne chausse pas le président du gouvernement, et que se laissera pas enfourcher par ce parsonnage à lunettes.

Je vous y dis sans barguigner, les gones. J'ai là de vieux t'amis que Gnafon et moi nous arregarons censément comme de fran-

gins, parce qu'y sont de z'ouvriers comme nous, et qu'y ne mangent que le pain qu'y z'ont honorablement gagné.

Ah! c'est pas t'eux qu'on est z'obligé de surveiller z'au vote.... si on leur fait pas ce qui est pas de faire.

Je m'en vas donc vers la salle des élections pour y toucher la patte à quéques-uns.

Arrimay! ai-je t'y les chassis emmiellés?...

Mais non! Toute cette friperie, que j'avise là, existe ben pour de vrai. Képis de gendarmes, habits de gendarmes, culottes de gendarmes, le tout contenant des gendarmes en chair et en os, terminés à leurs extrémités par des grolons de gendarmes.

— « La marée-chaussée? » dis-je en reniflant c'te odeur de brie-à brac!

Et sans demander mon reste, mille tiges de bottes! je prends mes cliques et mes cliques et je file du côté de Lyon.

J'ose pas mes vieux-t'amis, en ce temps-ici tirer les conséquences des inconséquences des gens que nous gouvernent.

C'est défendu! — Pourquoi?...

Ça vous arregarde pas, ni moi non pus.

Mais si ça vous grabotte agriablement le meillon de vous attabler avèque moi en

n'ayant dans note société que ce tiers... tant z'aimable et tant goûté que s'appelle un litron, venez, je vous évite. Nous parlerons rien que de choses communes, de la boustifaille et de la lichaison.

Vous savez tous, z'enfants, que j'avais l'ob-tenu le droit de choisir mon marchand de vin, mon boucher, mon boulanger, mon épicièr, mon marchand d'herbages et les autes.

J'allais les éconvoquer z'à mon domicile pour m'entendre avèque eusses.

Mais v'là-t-y pas que m'sieu le régisseur me fait apporter un billet dont que voici la substance:

— « Avis. Le régisseur considère les con-grès annoncés des boutiquiers de Guignol comme un acte condamné par le règlement de la maison dont la tranquillité et la propreté pourraient en souffrir.

« En conséquence, l'ordre a été transmis au concierge de faire saisir, sans attendre de nouvelles instructions, toutes les convocations sous quelque forme qu'elles se produisent, en même temps que les lettres et manifestes qui contiennent une adhésion à l'acte émancipateur du sieur Guignol. »

— Il est raide, m'sieur le régisseur!

Et que faut-y donc que je fasse, z'enfants!

GUIGNOL.